

Frères et sœurs bien-aimés,

Après l'appel du Seigneur Jésus à vivre la correction fraternelle, Simon- Pierre pose la question délicate du pardon. Le Christ nous appelle à pardonner sans compter et illustre son propos d'une parabole. Or, il y a deux manières d'entendre cette parabole : comme des "ayants-droits" ou comme des petits.

Qu'est-ce que je n'entends par recevoir cette parabole comme des "ayants-droits" ? C'est comprendre la phrase suivante de Jésus dans une logique de marchandage ou de donnant-donnant : « *C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur* » (Mt 18, 35). On croirait entendre l'écho d'une autre phrase du Christ : « *Car, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne pardonnera pas vos fautes* » (Mt 6, 14-15). On pourrait croire qu'il y a un marchandage entre nous et le Seigneur. Cette manière de recevoir la parabole de Jésus laisserait croire qu'en fournissant des efforts pour pardonner aux autres, nous serions assurés de recevoir le pardon à notre tour. Cela reviendrait à recevoir le pardon de Dieu comme le salaire de mérites que nous aurions accumulés. Frères et sœurs bien aimés, faisons attention à ne pas tomber dans le piège qui consiste à dire : "le Seigneur me doit bien ça, après tout ce que j'ai fait pour Lui". Souvenons-nous alors de l'avertissement de saint Paul : « *As-tu quelque chose sans l'avoir reçu ?* » (cf. 1Co 4, 7).

Frères et sœurs, notre vie quotidienne est émaillée d'occasion de donner des pardons. Et, on pourrait croire que, moyennant un peu de bonne volonté et d'abnégation, ces pardons sont faciles à donner. Cependant, tôt ou tard, des événements éprouvants nous atteignent, nous infligeant des plaies qui mettront toute une vie à cicatriser. Je parle de ces injustices criantes, "impardonnables" : peut-on décemment pardonner sans se faire complice de l'injustice, ou sans se faire tort à soi-même ? Dans la logique de "l'ayant-droit", on pardonnera, en apparence, du bout des lèvres. Mais, dans le cœur, la colère et la haine peuvent s'accumuler, se développer en cachette, jusqu'au jour où tout va ressortir avec violence. Oui, tôt ou tard, nous faisons tous l'expérience de ce moment où le pardon est impraticable.

Pourtant, Jésus commande de pardonner, non pas « *jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois* » (cf. Mt 18, 22). Comment comprendre ce commandement ? La parabole nous donne la clef. Le serviteur sans pitié – et, en l'occurrence, le plus gros débiteurs – n'est pas condamné parce qu'il refuse son pardon. Le Seigneur sait que certains pardons sont impossibles, et peut-être malsains. Le serviteur sans pitié est condamné parce qu'il refuse le pardon après l'avoir reçu en premier : « *Serviteur mauvais ! [...] Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?* » (Mt 18, 33).

Frères et sœurs bien-aimés, c'est ici qu'il faut être très attentif pour bien comprendre l'évangile d'aujourd'hui. Il faut d'abord reçu le pardon du Seigneur Jésus, avant d'être à même de pardonner à son tour, sans se faire mal, et comme Jésus pardonne. Or, recevoir le pardon de Jésus, c'est d'abord accepter d'en avoir besoin. Recevoir le pardon de Jésus, c'est prendre sa place parmi les publicains et les prostituées, parmi les pécheurs. Jésus est venu pour les pécheurs et eux seuls, non pour les juger mais pour les sauver. « *Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. [...] En effet, je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs* » (cf. Mt 9, 12-13). Recevoir le pardon de Jésus, c'est expérimenter comment sa miséricorde nous précède, déborde et nous transforme, bien au-delà de ce que nous osons demander ou espérer. Recevoir le pardon de Jésus c'est prendre le chemin qui nous fait comprendre que son amour est si grand qu'il dépasse nos péchés !

Quand nous pensons "je pardonnerai afin de recevoir le pardon à mon tour", nous nous égarons. Malgré la générosité qu'il y a à suivre ce chemin, nous nous fermons au seul chemin qui pourrait ouvrir la porte de notre cœur : le chemin humble, la porte étroite (cf. Mt 7, 13) et très basse de la reconnaissance de notre faiblesse. C'est justement là, à cet endroit, dans notre faiblesse, dans notre petitesse, que Jésus nous attend depuis longtemps pour nous donner à goûter son amour débordant ; non pas en dépit de notre péché, mais justement parce que nous sommes pécheurs. Aucun dévouement, aucune rigueur ascétique, ne pourront remplacer l'humilité, c'est-à-dire l'acceptation de notre condition de pécheur. Selon le mot de BERNANOS, dans *Le journal d'un curé de campagne* : "Il est plus facile qu'on le croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ". Seule l'humilité du pécheur nous donne accès à la contemplation de Dieu, à sa Miséricorde et donc au pardon fraternel. Seul celui qui a été guéri par l'amour de Jésus peut guérir à son tour, d'un même amour qui est plus grand que les offenses. Amen.